

CHRONIQUE LOCALE

La paix est signée ! paix douloureuse, paix désolante, mais signée.

Quand l'orage ou l'ennemi disperse dans les sillons les petits de la perdrix, une grande angoisse saisit la pauvre mère.

Puis, le danger passé, elle les rappelle autour d'elle, heureuse de les sentir sous son aile, heureuse surtout s'il n'en manque point à l'appel.

La France va rappeler ses enfants emmenés prisonniers au loin, mais son cœur saignera en voyant leurs rangs si délaireis.

La *Revue du Lyonnais* aussi a vu disperser sa famille. Collaborateurs et abonnés ont fui dans le midi, ou au fond des Alpes, en Bretagne, en Suisse ou en Italie ; les épreuves parties ne revenaient plus ; les lettres, les manuscrits s'égarèrent, la poste avait bien d'autres soucis que de s'occuper de nous, et l'on se demandait qui donc retardait nos livraisons ?

Voici les chemins r'ouverts, janvier et février paraissent à la fois, mais la *Revue* ne retrouvera pas, cette année, nombre d'amis qui la protégeaient, nombre de protecteurs qu'elle aimait. L'exil en a retenu quelques uns, la guerre en a frappé plusieurs, et d'ailleurs, il faut en convenir, les esprits seront lents à revenir aux calmes préoccupations de la littérature, de l'archéologie et de l'histoire.

Mais la *Revue*, comme la France, si on peut comparer les petites choses aux grandes, ne doute pas, pour cela, de l'avenir. Elle attendra tous les retours et, consolée par les amis groupés autour d'elle, confiante dans la sympathie publique, forte de son organisation et sûre d'être utile, la voici qui reprend sa course à travers les dates et les faits, les chroniques et les événements, la poésie et l'histoire, embarrassée seulement de savoir comment elle classera ce qu'elle a appris et si même elle doit classer tout ce qu'elle sait.

Que de choses, en effet, à plonger dans le plus profond oubli, si l'histoire pouvait oublier ! Que de misères—Utopies, rêveries et folies, ambition, sottise et avidité, orgueil, incurie et incapacité, l'ont emporté sur toute la ligne.

Que de trafics honteux ! de spéculations sans conscience ! de marchés criminels ? Que de rapines qui engloutissaient l'or des impôts et la vie des soldats ?

Quelle insubordination dans tous les rangs de la société, dans les ateliers comme dans l'armée, dans les administrations comme dans ces troupes de parade dont les soldats insolents disaient à leurs officiers :

« Capitaine, donne-moi du feu. »

En ce moment, l'esprit public se réveille, la moralité reprend son rang, on chuchote des révélations et l'indignation gronde non-seulement par toutes les voix de la conscience, mais par toutes celles de la parole, du journalisme et de la presse.

Aujourd'hui les comptes commencent à s'établir et à se dresser accusateurs ; peut-être un jour faudra-t-il qu'il se payent.

Déjà un récent jugement de la police correctionnelle a levé un coin du voile et montré un agent du pouvoir se livrant à une ignoble exploitation et des pots de vin tombés on ne sait où.

A côté de ces hontes et de ces dérisions on ne saurait trop admirer ces dames, ces jeunes filles qui, jour et nuit, n'ont pas quitté nos gares, prodiguant la nourriture, les médicaments et les soins aux blessés, les pansant, les consolant, les encourageant et montrant à quelle hauteur d'abnégation et de dévouement on peut s'élever par la pensée de la vertu et du devoir.

On a cité des noms, exalté des sacrifices poussés jusqu'à l'immolation ; naguère, le cercueil d'une jeune personne, d'une martyre, traversait la ville au milieu de la consternation de tous. Ce sont des sommes à notre avoir dans